DE LA CURE D'AIR D'ALTITUDE

COMBINÉE

AVEC LA CURE THERMALE DU MONT-DORE

DANS LA PHTISIE PULMONAIRE

(6)

PAR

LE DOCTEUR EM. EMOND

Médecin consultant aux eaux du Mont-Dore,
Membre titulaire de la Société d'hydrologie médicale de Paris,
de la Société de médecine et de la Société clinique de Londres,
Correspondant de la Société de médecine d'Angers,
de la Société d'hydrologie médicale de Madrid, etc..
Chevalier de la Légion d'honneur,
Officier d'Académie.

EXTRAIT DU BULLETIN GÉNÉRAL DE THÉRAPEUTIQUE
Numéro du 15 *mai* 1889.



PARIS
OCTAVE DOIN, ÉDITEUR
8, PLACE DE L'ODÉON

1889

DE LA CURE D'AIR D'ALTITUDE

COMBINÉE

AVEC LA CURE THERMALE DU MONT-DORE

DANS LA PHTISIE PULMONAIRE

Les intéressantes expériences de Koch, qui ont amené la découverte du bacille de la tuberculose, ont jeté un jour tout à fait nouveau sur la question si obscure jusqu'alors de cette grave maladie. Le monde médical tout entier s'en est ému. Expérimentateurs et cliniciens se sont immédiatement mis à l'œuvre pour chercher à en déterminer la nature exacte. Les uns ne pouvant pas concilier la théorie du bacille avec l'hérédité de la phtisie, qui est encore à l'état de problème, ne la considèrent pas comme une maladie infectieuse dans le sens absolu du mot. On peut, en effet, par la séquestration et des précautions hygiéniques, éloigner tout danger d'infection. Un grand nombre de cas attribués à l'hérédité ne sont pour eux que des exemples de la maladie contractée par l'habitation en commun. Pour ces observateurs, la question n'est pas de savoir si la tuberculose est infectieuse, mais si le bacille est l'agent d'infection. Pour les contagionnistes, et c'est le plus grand nombre, les bacilles qu'ils trouvent dans les crachats des phtisiques, leur nombre et leur degré de développement, servent de base au pronostic. Plus ils sont nombreux, plus rapide est la destruction du poumon. Ils sont d'autant plus développés et munis de spores que la maladie progresse plus rapidement. Ils sont plus petits, sans spores, moins nombreux, quand la maladie progresse lentement ou est enrayée.

« La disposition des bacilles varie beaucoup dans les crachats : quelquefois ils sont isolés, rares ou nombreux, d'autres fois

réunis en groupes ou en masses, ce qui paraît être la règle dans les cas plus rapides. Dans les cas aigus, ils ont des spores ; dans les cavernes, ils sont nombreux et ordinairement en masses. Leur absence au point de vue du diagnostic est aussi importante que leur présence. (G. Sée.) »

En somme, la cause actuelle, l'élément essentiel et invariable de la production de la tuberculose, c'est le bacille.

La nature microbienne de cette maladie étant ainsi établie, on s'est ingénié à chercher un antiseptique capable de détruire le parasite. Les médications les plus diverses se sont succédé avec une prodigieuse rapidité. L'acide phénique, l'eucalyptol, l'iodoforme, etc., en injections hypodermiques ont plus ou moins avantageusement influencé les malades qui ont été soumis à ce mode de traitement. Mais ni l'arsenic, ni le soufre, ni le phosphore, ni l'iode, ni la créosote n'ont encore pu arriver à détruire le bacille par une action directe, bien qu'on ait administré concurremment les toniques et les reconstituants ordinaires. Il en a été de même du tannin, des inhalations d'acide fluorhydrique et de biiodure de mercure. C'est que « le bacille de la tuberculose est un des éléments morbides les plus réfractaires à l'action des causes destructives les plus puissantes ». Au milieu donc de ce chaos de médications préconisées par les auteurs et les journaux, le praticien demeure sans orientation et « la phtisie pulmonaire n'a plus de médication parce qu'elle en a trop ».

Il n'y a pas d'agent thérapeutique qui puisse agir comme antidote de cette maladie, elle ne se guérit pas par les médicaments seuls, mais surtout par l'influence combinée de l'hygiène, du climat et de la thérapeutique. Le vrai remède se trouve dans les conditions qui ont pour but d'améliorer la nutrition. Dès que le malade peut manger, digérer et assimiler, la marche de la maladie ne tarde pas à s'arrêter. Le changement de climat joint à une médication thermale soit sulfureuse, soit arsenicale, suivant les indications, est une puissante ressource et peut souvent même être considéré comme la seule chance de salut.

Parmi les agents propres à combattre le bacille, il en est un auquel les théories microbiennes donnent une actualité toute spéciale, c'est l'air pur, l'air sec des montagnes et particulièrement des régions alpestres, dans lequel on ne retrouve plus de

particules organiques fermentifères, ni de microbes. C'est un antiseptique dont l'efficacité universellement reconnue est susceptible de rendre l'organisme réfractaire à la végétation du bacille. L'air des altitudes est pour les microphytes un milieu défavorable, d'autant qu'ils ne se plaisent que dans les espaces confinés ou au centre des agglomérations, comme les prisons, les casernes, les manufactures, etc. Le docteur Miquel a trouvé qu'à partir de 800 mètres ils sont en forte diminution, et qu'à 2000 mètres il n'y en a plus du tout. Cela tient à la pression barométrique qui dissémine les poussières, et à la densité de l'atmosphère qui ne peut plus tenir les corpuscules en suspension. Les hauts plateaux des Andes, ceux du Mexique, jouissent à ce titre d'une immunité que les Américains avaient pressentie, car ils y envoyaient leurs poitrinaires, bien avant la découverte du bacille. A leur exemple, nos confrères d'outre-Manche les dirigent en hiver sur les hautes montagnes de l'Engadine, à Davos, Saint-Moritz, Pontrésina, etc., à des altitudes variant entre 1 650 et 1 800 mètres ; non seulement les malades y sont à l'abri des atteintes du bacille, mais plusieurs d'entre eux en ont retiré des avantages qu'aucun autre moyen n'a pu leur procurer.

Sur ces hauteurs, la pression atmosphérique est considérablement diminuée, l'air est plus pur et plus sec que dans les plaines et il contient de l'ozone en abondance. L'excès d'ozone est une des plus importantes propriétés de l'air des montagnes, c'est un agent hygiénique qui purifie l'atmosphère en détruisant les gaz nuisibles et surtout en déterminant l'oxydation des matières organiques en décomposition. La température est basse, mais égale, l'atmosphère calme, exempte de brouillards. Il n'est pas rare de voir le ciel pur pendant plusieurs semaines de suite. L'intensité des rayons solaires est très grande et d'autant plus énergique que les couches d'air qu'ils ont à traverser sont moins épaisses et moins denses. Il n'y a dans l'air qu'une légère vapeur aqueuse ; aussi se produit-il un abaissement considérable de température, lorsque le soleil se couche. Les nuits sont extrêmement froides, à cause de l'intensité du rayonnement nocturne. Dans la journée, la température est très basse à l'ombre, parfois 16 à 20 degrés au-dessous de zéro, et très élevée au soleil, 40 à 50 degrés au-dessus. C'est ce qui explique l'innocuité du séjour

des phtisiques dans ces hautes vallées, où on les voit se promener sur la neige dans le milieu du jour avec des vêtements très légers et des chapeaux de paille.

A ces altitudes, la circulation est activée, le nombre des battements du cœur est sensiblement plus élevé que dans la plaine. « A Paris, mon pouls donne 69 pulsations à la minute, dit le docteur Vacher, à Davos, 78. » Les fonctions de la peau et du poumon sont aussi modifiées dans ce milieu raréfié. Il y a dans l'air un déficit notable d'oxygène auquel le poumon supplée par des mouvements respiratoires plus fréquents. « A Davos, dit le même auteur, j'ai constaté 18,2 mouvements respiratoires par minute, tandis qu'à Paris je n'en compte que 16,6. » Le professeur Jaccoud qui s'est fait chez nous le défenseur des immunités des altitudes, pense qu'à Saint-Moritz, il n'y a pas seulement fréquence plus grande de la respiration, mais ampliation pulmonaire plus considérable. Cette circonstance, ajoute-t-il, met en jeu certaines régions du poumon que j'appelle *paresseuses*, parce que dans les conditions ordinaires elles ne prennent qu'une faible part à l'expansion respiratoire ; ces régions sont les parties supérieures de l'organe.

L'air pur a, de plus, la propriété d'exciter l'action musculaire, de stimuler l'appétit, d'augmenter l'activité de la nutrition et de diminuer la fièvre. On a toujours observé que « le froid est sans action sur le développement du tubercule. Le soldat qui est exposé aux rigueurs d'une campagne devient bien plus rarement phtisique que lorsqu'il vit de la vie énervante et confortable des garnisons. Le marin menacé de phtisie rétablit vite sa santé lorsqu'il se trouve en plein air sous toutes les latitudes, et exposé à toutes les intempéries des saisons. » (S. Smith.)

Dans les pays froids, en Suède et en Norwège, la phtisie est rare ; dans les contrées glaciales, comme en Islande, on ne l'y a jamais observée. Dans les pays chauds, au contraire, cette maladie est très fréquente et très grave. La saison de la plus grande mortalité est celle de l'extrême chaleur. Dans ces climats, les générations se succèdent plus rapidement que dans les pays tempérés. On se marie de bonne heure, on se reproduit de bonne heure et on meurt de bonne heure.

C'est dans les climats tempérés que la durée moyenne de la

vie est la plus longue, mais quelle que soit la latitude, c'est toujours dans les grands centres de population que la maladie sévit avec le plus d'intensité. « C'est toujours et partout la ville qui paie certainement le tribut le plus large à la maladie. » (G. Sée.)

L'immunité qu'on observe à ces altitudes est sans doute due aussi à ce que les habitants y sont en nombre très restreint et qu'ils y vivent de la vie en plein air. L'importance de l'air et du soleil n'est plus à démontrer : ils doivent être la base de tout traitement rationnel.

Pour venir en aide à l'action de l'air, on a cherché dans les stations où l'on pratique cette cure, à employer toutes les mesures qui tendent à augmenter la vitalité de l'organisme. « On prescrit aux malades de faire chaque jour un exercice respiratoire qui consiste à faire pendant quelques minutes des inhalations profondes. » (Vacher.) Cette gymnastique pulmonaire a pour but de développer la capacité respiratoire qui tend, comme on le sait, à diminuer sous l'influence de la tuberculisation. On les soumet aussi à un régime alimentaire tonique avec prédominance d'aliments respiratoires. « Cette alimentation spéciale qui consiste en viandes substantielles, en vins généreux, beurre, lait, corps gras, jointe à la cure d'air, a une action incontestable sur les fonctions de nutrition. » (Vacher.) Elle arrête l'amaigrissement et produit même souvent une augmentation notable du poids du corps. Les Anglais prêtent une grande attention à ce phénomène de l'augmentation ou de la perte de poids des malades, comme indice de la maladie et des résultats du traitement. Si, en effet, le malade cesse de maigrir et que son poids tende, au contraire, à augmenter, on peut être sûr qu'il y a arrêt dans le travail de la tuberculisation.

L'hygiène du corps joue chez eux un rôle considérable. Avec l'air pur, une nourriture saine et abondante, leurs médecins ne négligent jamais de prescrire au malade de laver sa peau chaque jour, de la frictionner, de la déterger, afin d'entretenir le fonctionnement des pores et de faciliter l'exhalation des produits morbides. Ils recommandent aussi une bonne ventilation, parce que plus le poumon est compromis, plus le champ respiratoire est diminué, plus il est important que la partie du poumon qui

fonctionne encore, reçoive un air pur chargé d'oxygène. Les phtisiques souffrent d'oppression dans une atmosphère viciée, privée d'oxygène et saturée d'acide carbonique.

Pendant longtemps, on avait attribué une influence curative aux voyages maritimes, parce que l'atmosphère de la mer est parfaitement pure, mais elle ne garantit pas la pureté des atmosphères confinées des navires. (G. Sée.) De plus, l'humidité qu'elle renferme la fait proscrire aujourd'hui au même titre que les climats humides. L'humidité, d'après le professeur Tyndall, est un agent énergique de déperdition de la chaleur animale. On sait que Coste déterminait la tuberculose chez les lapins en les enfermant dans une cave humide. Le froid humide arrête l'action de la peau, rejette sur les poumons un surcroît de travail et devient une cause de bronchite.

Le véritable agent thérapeutique est donc l'air pur, l'air sec, l'air aseptique, exempt de poussières et autres agents irritants. « Par suite de son introduction dans les voies respiratoires, le renouvellement des éléments parasitaires se tarit, l'exhalation des sécrétions gazeuses morbides des poumons a lieu, facilitée qu'elle est par l'abaissement de la pression barométrique et par la sécheresse de l'atmosphère ; l'oxydation du sang augmente d'intensité, de même que celle des tissus, sous l'influence combinée de la grande lumière, de la température froide, de la pression atmosphérique basse. » (Tucker Wise.)

Mais cette médication naturelle, qui a comme adjuvants l'hygiène du corps et un régime alimentaire spécial, s'est accrue depuis quelques années, sur le conseil de praticiens très expérimentés, d'un moyen thérapeutique dont l'efficacité est aujourd'hui incontestée. Je veux parler des eaux minérales. Ils dirigent leurs malades en été vers les stations thermales des Pyrénées ou celle du Mont-Dore. Frappés de l'analogie climatérique et sanitaire que présente cette dernière station, avec celles des hautes vallées alpestres de la Suisse, les médecins anglais semblent l'avoir choisie de préférence. Le Mont-Dore, en effet, par la sécheresse et la pureté remarquable de son atmosphère (1), sa pression barométrique, l'immunité phtisique de sa population,

(1) A la pression moyenne de 675 millimètres et à la température de 13°,7 au mois d'août, on compte 9g,94 de vapeur d'eau par mètre cube

ne diffère pas beaucoup de Davos. Ses admirables sources thermales, dont tout le monde connaît l'action spéciale dans les maladies des voies respiratoires, situées à 1052 mètres d'altitude, dans une vallée tapissée de prairies et entourée de bois de sapins, l'inhalation gazeuse qu'on y pratique, aidée de procédés balnéothérapiques nombreux et variés, en font un milieu éminemment propice au traitement estival de la phtisie.

Entre autres observations de cette cure d'été combinée avec la cure d'hiver dans les Alpes suisses, en voici deux qui ne laissent aucun doute sur l'efficacité de ce traitement.

M. X..., de Londres, âgé de vingt-sept ans, n'a pas eu d'antécédents tuberculeux dans sa famille. Pendant qu'il faisait ses études à Oxford, il avait des rhumes qui duraient trois semaines. Après le dernier, en 1880, il a eu une légère hémoptysie qui n'a pas eu de suites sérieuses. Au printemps de 1884, il fut pris d'un rhume plus grave également suivi d'hémoptysie, qui, cette fois, a fort ébranlé sa santé. Il a continué à cracher un peu de sang le matin et a beaucoup maigri. C'est alors que le docteur Wilson Fox lui conseilla d'aller passer l'hiver à Davos.

Au moment de son départ, on trouvait à droite, au-dessous de la clavicule, de la matité jusqu'au niveau de la troisième côte, avec crépitation et expiration prolongée. En arrière, dans les fosses sus et sous-épineuses, de la matité, des râles humides et de la respiration bronchique. A gauche, respiration rude, râles sibilants et ronflants. La toux était pénible, l'expectoration mucopurulente très abondante, le pouls petit et fréquent, la température à 38 degrés; la langue blanche, l'appétit mauvais, les forces diminuées, des sueurs nocturnes.

Pendant son séjour à Davos, où il passa six mois, son appétit se développa rapidement ; il pouvait manger tous les jours de la viande et boire 1 litre et demi de lait. Sous l'influence de promenades quotidiennes faites à pied ou en voiture, ses forces revinrent et il engraissa de plus de 12 livres. Il ne prit pas d'autre médicament que de l'huile de foie de morue.

A son retour à Londres, il pouvait monter les escaliers ; son pouls était à 70, sa respiration à 16 et sa température normale. Il ne toussait presque plus. La matité de droite avait diminué en avant, la respiration ne s'entendait pas encore très distinctement, mais il y avait moins de râles. A gauche, la respiration était encore un peu rude. Il n'avait plus de sueurs nocturnes. Son

d'air. A Davos, à la pression de 627 millimètres et à la température de 11°,2, la quantité de vapeur d'eau est de 7g,96. A Paris, elle est de 15g,46. (Vacher.)

thorax qui avait été mesuré avant son départ, était augmenté dans son diamètre antéro-postérieur et dans son diamètre transversal.

Au mois de juillet, le docteur W. Fox me l'envoie au Mont-Dore, où je le garde pendant un mois. Je lui fais prendre de l'eau de la Madeleine en boisson, tous les jours, ainsi que des bains de pieds, et lui prescris en plus une séance d'une heure dans la salle d'aspiration de vapeur. Sous cette influence, son appétit augmente, ses forces se développent; il continue ses promenades quotidiennes dans la montagne et fait quelquefois quatre lieues dans la journée. Au moment de son départ, la respiration s'entend partout à droite, il n'y a plus de râles sous-crépitants, l'expectoration est presque nulle. A gauche, la rudesse de la respiration a disparu. Il ne tousse plus.

Au mois de juillet 1885, M. X... avait encore passé l'hiver à Davos. Il lui était revenu un peu de toux et de l'expectoration le matin. On constatait quelques râles humides à droite et un peu de matité, mais ses forces étaient complètement rétablies ; il avait engraissé de 10 livres ; son pouls était à 64 et sa respiration à 14.

Sur le conseil de son médecin, il revient passer le mois d'août au Mont-Dore ; il y suit le même traitement que l'année précédente en y ajoutant de longues promenades dans les montagnes et de la gymnastique pulmonaire dans les bois de sapins. A l'aide de cette médication, la toux et l'expectoration cessent complètement, les râles qui subsistaient encore disparaissent avec la matité, et M. X... regagne l'Angleterre dans l'état le plus satisfaisant. L'année dernière, il est passé par le Mont-Dore, exprès pour me faire constater sa guérison.

La deuxième observation est celle d'un jeune homme de vingt et un ans également envoyé au Mont-Dore, puis à Davos, par le docteur W. Fox, de Londres.

M. J... avait vingt ans au mois de juillet 1885, lorsqu'il arriva au Mont-Dore. Il n'y a pas de tuberculeux dans sa famille. Il avait beaucoup maigri et toussait énormément depuis deux mois. Il crachait du pus, n'avait pas d'appétit, sa peau était moite et il suait la nuit. Six mois auparavant, il avait craché du sang pendant un voyage à Paris. Tout le sommet droit était mat en avant, au-dessous de la clavicule ; il y avait des râles sous-crépitants et des râles humides en arrière du même côté. Râles sibilants et ronflants à gauche très marqués sous la clavicule. Sa température était à 38°,5, son pouls à 100 et sa respiration à 22.

Il supporte parfaitement bien, pendant vingt-cinq jours, l'eau en boisson, les aspirations de vapeur et les bains de pieds. Vers le milieu de sa cure, son appétit était complètement revenu, ses

forces également. Il pouvait marcher pendant plusieurs heures sans trop de fatigue. Quand il quitta le Mont-Dore, la toux avait diminué, il n'avait plus que 82 pulsations, 18 respirations et avait gagné 1 kilogramme. Les râles sous-crépitants étaient moins nombreux, la matité moins considérable.

En septembre, son médecin l'envoie à Davos, où pendant la première quinzaine sa respiration fut très gênée, puis revint bientôt à son état normal. Dans le courant de l'hiver, il eut une légère hémoptysie avec aggravation de sa toux. Cet état s'amenda assez rapidement sous l'influence d'un traitement approprié, et au mois de mai, il revenait à Londres avec de l'appétit, des forces, une amélioration très marquée des signes stéthoscopiques et engraissé de 8 livres.

Il prend un nouveau rhume en juin, et revient au Mont-Dore en juillet faire une nouvelle saison, qui l'en débarrasse et améliore encore l'état de sa poitrine.

L'hiver suivant est de nouveau passé à Davos ; à son retour, il est frais et rose, sa respiration est facile ; il peut marcher quatre heures de suite sans fatigue. Sa toux a disparu depuis deux mois. A l'auscultation, sa respiration est encore rude, mais la matité a disparu ; on n'entend plus que quelques râles humides sans crépitation. Depuis cette époque, sa santé s'est maintenue aussi bonne que possible.

Paris. — Typ. Hennuyer, rue Darcet, 7.